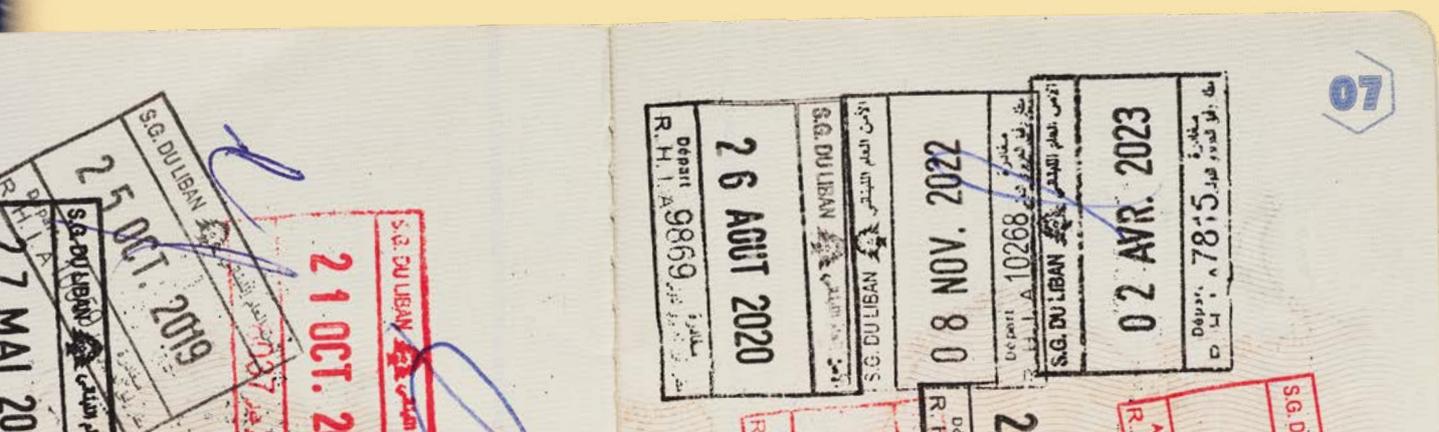


Revenir



Mucem

Exposition
18 octobre 2024 — 16 mars 2025
Dossier enseignant

Sommaire

02	Édito
03	Introduction
04	Les enquêtes collectes
06	Entretien
08	Parcours de l'exposition
12	Commissariat de l'exposition
13	Scénographie de l'exposition
14	Le catalogue de l'exposition
15	Visuels disponibles pour Ressources +
16	Informations pratiques

Public scolaire

Département du Développement
Culturel et des Publics

Chargée du public scolaire
Nelly Odin

Enseignant-Chargé de mission
Mathias Requillart
scolaire@mucem.org

Service des Réservations

reservation@mucem.org
04 84 35 13 13

Ressources +

www.mucem.org/espace-ressources-enseignants

Cet outil dédié aux enseignants propose des ressources sur les expositions exploitables en classe avec vos élèves (plan de scénographie, visuels, textes et cartels de l'exposition, etc.), ainsi qu'un espace collaboratif permettant d'échanger sur les sorties scolaires réalisées au Mucem et des pratiques pédagogiques entre enseignants. Pour y accéder, entrez le code d'accès «MucemPeda» réservé aux enseignants.

Édito

Dans Pays natal, Souad Massi chante :

Il n'y avait rien à regretter là-bas
Alors je suis partie loin de chez moi
Ici, je suis bien, je suis chez moi, chez toi
Pourtant, j'ai des souvenirs qui restent en moi
Il n'y avait rien à regretter là-bas
Pourtant, j'y pense encore, j'ai un peu mal
Même si je suis loin, si je suis bien chez toi
Je n'ai pas quitté mon pays natal.

« Je suis chez moi, chez toi » aurait pu être le sous-titre de « Revenir » ; cette phrase évoque simplement le propos de l'exposition et de ce livre. Être là et ailleurs, dans un mouvement immobile et fermé, inlassablement en boucle.

La Méditerranée est la mer des errances. D'Ulysse aux drames abyssaux de l'actualité quotidienne, on y est ballotté plus qu'ailleurs, en tentant de passer d'une rive à l'autre. Parce que la Méditerranée est « un regard sur le possible » mais aussi la frontière la plus tragique de notre histoire contemporaine, la question des migrations fait partie de sa destinée.

Beaucoup fixent l'horizon avec l'idée du retour et cette exposition parle en premier lieu d'eux, de leur attente, leur espérance. Il y a autant de récits de retours que d'histoires de départs. L'exposition en a choisi quelques-uns et quelques-unes, avec pour source principale l'enquête-collecte lancée en 2019 par le département de la recherche du Mucem. À travers des souvenirs de familles, des témoignages mais aussi par le regard d'artistes, Revenir illustre ces vécus, cet interminable désir d'échapper à l'exil.

Quand votre pays est un voyage, qu'il soit accompli ou non, la question de savoir où l'on est touche au cœur même de votre identité, de l'hier et donc du demain.

Le Mucem est un lieu qui héberge les espaces (im)possibles, les entre-deux, les coprésences. Faisant corps avec cette mer Méditerranée, il sait plus que quiconque ce qui découle des impossibilités forcées. Le Mucem est le lieu des exilés qui se rêvent ailleurs, assis ici comme s'ils étaient pleinement chez eux, chez nous.

Pierre-Olivier Costa, Président du Mucem

Introduction

**Du 18 octobre 2024 au 16 mars 2025,
bâtiment Georges Henri Rivière
(Mucem fort Saint-Jean)
Revenir**

Algérie, Arménie, Grèce, Palestine, Liban, Macédoine du Nord, Syrie... Quels types de liens gardons-nous avec la terre d'origine après l'avoir quittée ? Le retour est-il « le désir et le rêve de tous les immigrés », comme l'a écrit le sociologue Abdelmalek Sayad ? Il y a ceux qui ont la chance de pouvoir revenir chaque année, le temps d'un été, voire de se réinstaller définitivement chez soi après une vie d'exil. Mais que faire lorsque les frontières, la politique ou la guerre rendent le retour impossible ? Comment revenir, quand le chez-soi n'existe plus ?

Cette exposition s'intéresse à la question des migrations en Méditerranée sous l'angle peu connu du « retour ». À travers des objets, des œuvres d'art et des parcours de vie, elle souhaite approcher la complexité des expériences du « revenir », prises entre déracinements et enracinements, pratiques et imaginaires, gouvernances nationales et aspirations individuelles. Il s'agit de questionner ces réalités plurielles, circulatoires, non linéaires, parfois empêchées, parfois détournées, qui engagent le chez-soi, sa reconnaissance et sa transposition, sans omettre les mémoires et les rêves qui y sont intimement liés.

L'exposition rend compte de ces possibles dans un parcours où s'entremêlent des objets issus des collections du Mucem, des œuvres conservées en collections publiques, des objets intimes et des documents familiaux, ainsi que des créations d'artistes contemporains dont la pratique fait écho à leur expérience personnelle de l'exil et du retour. Parmi les œuvres inédites, montrées pour la première fois dans un musée public en France, figurent l'installation multimédia « Des graines ailées » (2022) de l'artiste Sofiane Zouggar, l'œuvre « Third-Half Passeport Collection : M.E. Transit » (2012) de Zeina Barakeh, la série de dessins « La topographie du retour » par Benji Boyadgian (2023-2024), l'installation photographique « Le rocher » (2024) de Sabyl Ghoussoub et Tanya Traboulsi ainsi que l'atelier-performance *La résistance des bijoux* (2023), d'Ariella Aïsha Azoulay.

Véritable colonne vertébrale du projet, l'enquête-collecte « Retours et migrations en Méditerranée » a permis à cinq équipes de chercheurs de travailler sur des terrains en France, en Italie, en Macédoine du Nord, en Grèce, en Galilée et en Cisjordanie, pour réunir objets, documents, films, photographies et témoignages. Dans l'exposition, ces corpus sont éclairés par des restitutions cartographiques sensibles réalisées par Philippe Rekacewicz, et mettant en évidence les itinéraires biographiques individuels et collectifs observés au fil des enquêtes.

Tout au long du parcours, nous verrons que le retour prend des formes différentes selon les trajectoires migratoires, les générations, les rapports entretenus avec l'espace natal ou ancestral et les politiques étatiques. Dès lors, le revenir est l'expression d'un devenir – un projet ou un mouvement – qui esquisse la géographie de l'appartenance dans ses expériences (im)possibles.

Les enquêtes collectes

Le projet d'enquête-collecte articule l'expérience intime du revenir à l'enjeu plus large des circulations humaines en Méditerranée, sur des échelles historiques et géographiques larges. Il a été initié dès 2016 par le post-doctorat de Giulia Fabbiano (Mucem/Labexmed/Aix-Marseille Université) au sein du département recherche du Mucem, qui portait sur les différentes formes du retour en Algérie aujourd'hui.

Un groupe interdisciplinaire de collaborateurs du département recherche du Mucem, anthropologues, géographes et artistes, s'est constitué autour de cas collectivement définis à l'issue d'un long processus d'échanges scientifiques initié par le colloque international «Espace(s) du Revenir. Politiques, poétiques, pratiques», conçu par Giulia Fabbiano et co-organisé en décembre 2016 par le Mucem et Aix-Marseille Université (IDEMEC et Labexmed). Les chercheurs finalement engagés sur l'enquête avaient été associés au colloque et connaissaient tous leur terrain pour y avoir consacré une large part de leurs recherches.

La démarche d'enquête incite, en quelque sorte, à déplacer le musée hors de ses murs pour aller à la rencontre des personnes qui vivent dans différents contextes des expériences de retour et à traduire les enquêtes réalisées par des formes matérielles (objets, photographies, enregistrements, croquis et cartes). Avec un double horizon d'attente : dans un premier temps, celui de les orchestrer dans l'exposition et, dans un second temps, celui de les intégrer aux fonds du musée pour incarner dans les collections, par fragments vivaces, la manière dont les gens vivent au quotidien les transformations contemporaines de nos sociétés.

En interrogeant les relations que des personnes déplacées, que cette mobilité soit volontaire ou subie, entretiennent avec des lieux investis ou projetés comme des «terres d'origine», les enquêtes ont tenté de constituer un nuancier, partiel mais cohérent, du retour et de ses expressions multiples autour du bassin méditerranéen. Les études de cas retenues ont été :

L'île de Procida, en Italie, Mers el-Kébir, en Algérie, La Ciotat, en France, par Liuba Scudieri (anthropologue). Septembre-décembre 2020.

Ce terrain a été choisi car il constitue un exemple d'une mobilité de retour mémorielle circulant entre trois pays différents (Algérie, France, Italie). Cette mobilité est celle d'anciens Français d'Algérie (Pieds Noirs) d'origine italienne (île de Procida, dans la baie de Naples), qui furent rapatriés en France à l'issue de la guerre d'indépendance algérienne (1962). Dans le cadre d'une association, la «Confrérie Saint-Michel de Mers el Kébir», active entre 1968 et 2018, des voyages de retour mémoriels des anciens rapatriés et de leurs enfants ont été organisés à Mers el-Kébir, où la communauté était établie, et à Procida. Ces voyages avaient lieu d'année en année, en particulier à l'occasion de la fête de la Saint-Michel (saint patron de l'île de Procida et de ses pêcheurs). Un travail d'archivage numérique des documents témoins de l'activité de l'association a été réalisé par l'enquêtrice.

La ville de Bitola, en Macédoine du Nord, par Guillaume Javourez (géographe) et Pierre Sintès (géographe). Juillet-août 2022.

Ville de Macédoine du Nord située à une quinzaine de kilomètres de la frontière avec la Grèce, Bitola se situe dans une région où les circulations humaines ont occupé une place particulière au cours de l'histoire. Elle constituait donc un terrain propice à l'observation des dynamiques migratoires qui traversent l'espace méditerranéen. À partir des épisodes qui ont touché la région de Bitola et ses habitants, ancienne zone de conflits, diverses mobilités de retours, autorisées ou empêchées, ont pu être observées. L'enquête a ainsi rendu compte, d'une part, des voyages de retours mémoriels organisés pour les descendants de membres de la communauté juive de Bitola, aujourd'hui disparue en raison de la déportation et à l'extermination de cette communauté en 1943, et, d'autre part, de retours transfrontaliers empêchés des réfugiés grecs slavophones contraints à l'exil lors de la guerre civile grecque (1946-1949).

Les villages d'Iqrith et de Bir'em, en Haute Galilée, Israël, par Adoram Schneidleder (anthropologue). Août 2022.

Ce terrain, étudié dans la longue durée par l'enquêteur, a été choisi en raison du caractère unique, original et polysémique des mobilités de retour en jeu dans deux villages arabes chrétiens de Haute Galilée, Iqrith et Bir'em, détruits lors du conflit israélo-arabe de 1948-1949. Par leurs pratiques de retour (camps de vacances pour enfants et célébrations religieuses, mariages, fêtes calendaires et enterrements), les communautés originaires des villages d'Iqrith et de Bir'em ont été les plus médiatiques des déplacés internes de 1948. La parfaite connaissance du terrain et de ses enjeux, ainsi que l'approche anthropologique sensible de l'enquêteur ont convaincu le Mucem de la faisabilité et de la pertinence d'une patrimonialisation par l'enquête-collecte dans ce terrain singulier.

La ville de Rhodes, en Grèce, par Pierre Sintès (géographe). Octobre 2022.

Ce terrain a été suggéré par l'enquêteur, qui y avait précédemment mené une étude au long cours, entre 2006 et 2014. Il a permis de documenter la réactivation récente de la mémoire de la communauté juive de Rhodes, déportée et exterminée en 1944, grâce au réinvestissement touristique et patrimonial du quartier juif historique par la diaspora rodeslie et ses descendant.e.s.

Le camp de réfugié.es palestinien.nes d'Aïda, en Cisjordanie, par Marion Slitine (anthropologue) et Benji Boyadgian (artiste). Juillet-août 2023.

Cette dernière enquête s'inscrivait à la suite de précédents terrains menés par Marion Slitine en Cisjordanie, qui avait déjà permis d'enrichir les collections du Mucem d'objets témoins des créativités urbaines à Ramallah et à Bethléem et d'objets de solidarité et de résistance en Palestine. Le point d'entrée de l'enquête fut le «Key of Return Shop», magasin situé dans le camp de réfugié.es d'Aïda (Cisjordanie) et spécialisé dans la création d'objets souvenirs en lien avec la question du retour et le street art visible sur le mur de séparation. Cette première entrée s'est élargie au tissu d'acteurs sociaux et associatifs, très dynamique, qui œuvrent au quotidien pour le droit au retour des Palestiniens (tel que reconnu par la résolution n°194, adoptée le 11 décembre 1948 par l'Assemblée Générale de l'ONU) et participent à en faire un sujet particulièrement vivant. Cette enquête a été accompagnée d'une collecte photographique et vidéo importante et a été collaborative et participative, en concertation avec les personnes impliquées, au quotidien, pour la reconnaissance du droit au retour. Un ensemble de dessins (portraits, lieux, objets) réalisés par Benji Boyadgian documente également la collecte.

De ces enquêtes, le Mucem conserve désormais de nombreux objets : produits dérivés à usage commercial, t-shirts, disques, objets-souvenirs, sacs, sculptures ou bijoux ; des ouvrages, calendriers et documents (flyers, affiches, formulaires administratifs, etc.) ou leurs copies ; des narrations multiples, où se mêlent des écrits (notes de terrain), des cartes, des photographies, des films et des dessins de terrain. L'exposition «Revenir» est une étape qui permet d'agrèger aux matériaux de l'enquête de multiples œuvres, objets et narrations qui viennent éclairer et donner sens à ces cas d'étude situés. L'ensemble réuni dans l'exposition entend ainsi créer des résonances et des mises en dialogue multiples autour de la notion polysémique du retour et plus largement de l'exil et du chez-soi.

En faisant finalement entrer l'ensemble de ces éléments, matériels et immatériels, dans la collection et les archives du musée, il s'agira de conserver et de transmettre un instantané de cas d'étude variés qui donne toute leur place aux présents de l'expérience, sans occulter la relation de cette dernière au passé, ni son possible avenir. Transmettre la force agissante des destins et les trajectoires de celles et ceux qui reviennent, ou espèrent revenir, et en faire un patrimoine vivant et commun en Méditerranée : c'est l'enjeu de cette enquête-collecte et de son entrée au musée.

Les artistes

Farid Adjoud
 Ariella Aïsha Azoulay
 Bissane Al Charif
 Zeina Barakeh
 Taysir Batniji
 Benji Boyadgian
 Collectif Decolonizer (Eitan Bronstein Aparicio, Eléonore Merza Bronstein et Ali Abu)
 Khaled Dawwa
 Rima Djahnine
 Sabyl Choussoub
 Eliot Nasrallah
 Malik Nejmi
 Amer Shomali
 Tanya Traboulsi
 Sofiane Zouggar

Entretien

Avec Giulia Fabbiano et Camille Faucourt, commissaires de l'exposition

Plutôt que la question du départ, cette exposition choisit d'aborder le fait migratoire à travers celle du « retour ». Qu'est-ce qui vous a amenées à travailler dans cette direction ?

Giulia Fabbiano et Camille Faucourt. Les phénomènes migratoires sont souvent abordés sous l'angle de la « crise » – crise migratoire, crise de l'accueil, crise de l'intégration – ne prenant en compte que le point de vue et les préoccupations des sociétés d'installation. Nous avons souhaité prendre nos distances avec cette approche systémique et nous intéresser aux expériences vécues de l'exil et à la manière dont celles-ci sont transmises de génération en génération. Les récits d'appartenance et les liens, réels ou symboliques, entretenus avec le chez-soi ont attiré notre attention. Au lieu de témoigner de la réussite ou de l'échec d'un processus d'émigration et d'intégration (qui n'est le plus souvent qu'un leurre politique), ces récits et ces liens montrent l'importance de se construire subjectivement et collectivement dans une histoire de mobilités ; voire même l'importance d'habiter la mobilité au-delà des injonctions contradictoires de part et d'autre. Cela permet de ne pas approcher le revenir comme la clôture d'un cycle, un « re-tour » au point de départ qui effacerait l'absence et réparerait l'exil, mais plutôt comme un horizon de présences à chaque fois renouvelées, ainsi que comme des gestes de résistance aux politiques de l'appartenance. Il nous a semblé que les formes multiples du « revenir » et ses possibles devenirs étaient un prisme intéressant à travers lequel questionner les migrations, les mobilités, les frontières et leurs gouvernances en Méditerranée, permettant de renouveler le regard et de restituer la complexité, parfois aussi la fragilité, de ces histoires à l'échelle individuelle et familiale.

L'exposition raconte d'abord des itinéraires et des parcours de vie. Mais comment s'expose le retour ? Quel type d'objets verra-t-on ?

G.F. et C.F. Il était important pour nous de réunir des objets-témoins qui donnent corps au revenir, et forment un langage universel répondant à des vécus précis par ailleurs investis par les artistes. On les retrouve, comme des sortes de balises, de section en section : des documents administratifs (passeports, actes de propriété anciens), des souvenirs d'ordre privé (clés de maison, photographies familiales), des objets et des œuvres d'ordre symbolique (la terre et ses produits, minéraux ou végétaux). Nous exposons ainsi cinq grandes catégories d'objets : des œuvres conservées en collections publiques (principalement au Mucem et au Musée national de l'histoire de l'immigration), des objets du quotidien (archives privées et documents familiaux, collectés ou prêtés), des photographies d'enquête de terrain, des œuvres d'artistes contemporains (dont les créations plastiques font écho à leur vécu personnel), ainsi que des cartographies sensibles, qui permettent de visualiser les itinéraires représentés dans l'exposition. Nous avons eu la chance de bénéficier de prêts de nombreux particuliers qui, par leurs dimensions ordinaires, intimes, évoquent des horizons non exclusifs, bien que singuliers, qui pourraient être partagés par les publics de l'exposition.

Le projet s'appuie sur plusieurs enquêtes-collectes qui ont largement nourri l'exposition...

G.F. et C.F. En effet, on peut d'ailleurs dire que c'est la dynamique d'enrichissement des collections par les enquêtes-collectes, portée par le département de la recherche du Mucem, qui a permis l'exposition. Les enquêtes ont tenté de constituer un nuancier du retour et de ses expressions autour de la Méditerranée. Un groupe de chercheuses et de chercheurs, anthropologues, géographes et artistes s'est constitué dès 2019 autour de terrains collectivement définis : l'île de Procida en Italie par Liuba Scudieri ; la ville de Bitola en Macédoine du Nord par Guillaume Javourez et Pierre Sintès ; les villages d'Iqrith et de Bir'em en haute Galilée par Adoram Schneidleder. Ces enquêtes, repoussées en 2022 en raison de la crise sanitaire, se sont ensuite élargies à la ville de Rhodes, en Grèce, par Pierre Sintès, et enfin au camp de réfugiés palestiniens d'Aïda, en Cisjordanie, par Marion Slitine et Benji Boyadgian. Leurs enquêtes et leurs rencontres de multiples témoins et acteurs sur le terrain ont permis au musée de réunir des objets divers, des ouvrages, archives et documents mais aussi des narrations multiples où se mêlent des écrits, des cartes, des photographies, des films et des dessins de terrain que nous exposons.

Quelle a été votre découverte la plus marquante lors de vos recherches ?

G.F. et C.F.

Plus qu'une découverte, il a été frappant pour nous de constater, au fil de nos recherches, à quel point le revenir dans toutes ses expressions constituait un vaste espace des possibles, entre enjeu mémoriel et «à venir», partagé par toutes et tous, un sentiment collectif puissant en Méditerranée. Rencontrer ces vies ordinaires, leurs désirs, leurs luttes et leurs espaces et leur donner voix et corps au sein d'une exposition muséale a été un vrai défi. Nous nous sommes attachées à rester le plus fidèles possible aux témoignages qui nous ont été confiés, aux récits partagés; ce que montrent les nombreux textes écrits par les artistes et les particuliers dont nous exposons les œuvres et les objets. Véritable fil conducteur de l'exposition, ces narrations libres, toutes intimes et singulières, convoquent des images, des émotions et des mots, qui, eux, sont universels.

Parcours de l'exposition

Introduction

Désir, rêve, acte, horizon possible ou violemment impensable : revenir est une expérience à la fois intime, collective et politique. Cette expérience raconte des histoires de déracinements, d'enracinements et d'investissements de lieux vécus, perdus, retrouvés, interdits, occupés, parfois disparus. Elle permet d'observer au plus près le devenir de situations migratoires qui se déploient dans la Méditerranée contemporaine, connectant ou séparant ses rives. Qu'il s'agisse de réinstallations, de vacances au pays, de tourisme des racines, de mobilisations pour le droit au retour, de contournements des frontières ou encore de rapatriements post-mortem, les pratiques du revenir sont différentes et toujours complexes. Mais toutes témoignent des trajectoires de femmes et d'hommes qui ont dû, volontairement ou sous la contrainte, quitter leur pays et habiter l'exil.

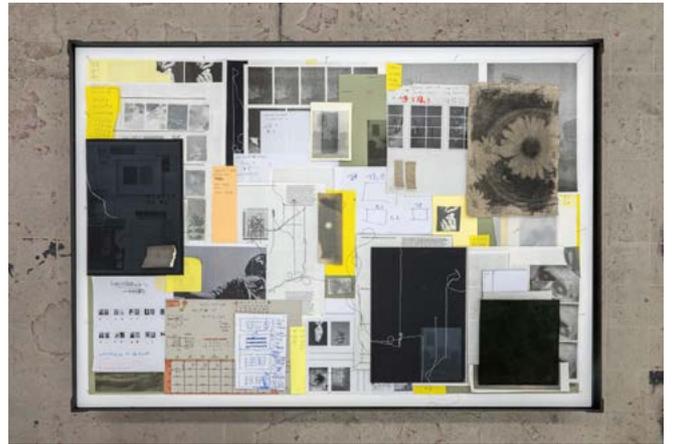
Pour cette exposition, le Mucem a coordonné un ensemble d'enquêtes de terrain auprès des personnes qui, tout autour de la Méditerranée, vivent des expériences de retour ou en revendiquent la possibilité. Des objets, photographies, enregistrements, cartes et croquis ont été collectés lors de ces enquêtes. Exposés avec des œuvres d'artistes, des archives et des objets confiés par des particuliers, ces fragments de vie invitent à réfléchir au chez-soi ; à parcourir ses territoires, à prendre en compte les formes de sa reconnaissance et les voix de sa transmission, génération après génération.

1. Allers-retours

Du « mythe du retour » aux vacances estivales en passant par les séjours pendulaires et les (ré)installations de longue ou de moyenne durée, les allers-retours entre les deux rives de la Méditerranée racontent l'expérience de la migration de travail de la seconde moitié du XX^e siècle, et ses devenirs contemporains. Dans leur diversité, ces allers-retours esquissent un espace transnational au sein duquel les migrant-es et leurs descendant-es circulent librement selon les liens entretenus avec le pays natal ou familial. Ils suggèrent que le revenir n'est pas la clôture d'un cycle, un « re-tour » au point de départ qui effacerait l'absence et réparerait l'exil. Mais un horizon de présences, à chaque fois renouvelées.



1



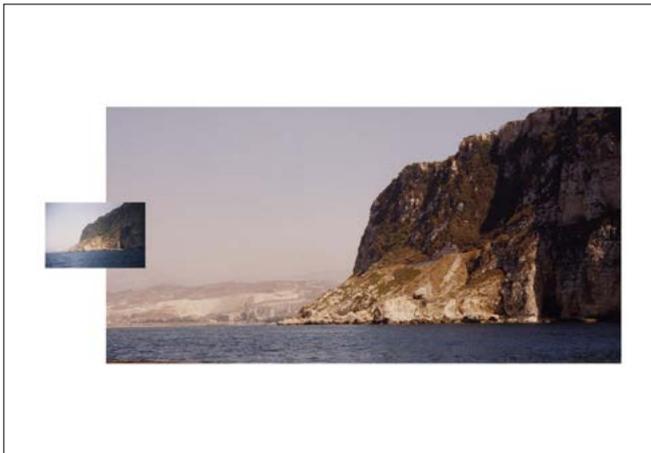
2



3



4



5

1. La reconnaissance d'Ulysse par sa nourrice Eurycleïe, Rome, I^{er} siècle.
Relief architectural en argile. Bibliothèque nationale de France, département des Monnaies, médailles et antiques. © BnF

2. Eliot Nasrallah, *La dernière visite – La table du salon*, 2021-2024.
Agencement de tirages argentiques, objets, écrits et documents de recherche divers, métal soudé. Échelles variables, surface utile: 1150 x 800 mm.
© Eliot Nasrallah ; photo : Pierre Tanguy

3. Pochette de disque vinyle « Diminou our irouh ou yeqime », Slimane Azem, 1972. Mucem, Marseille. © D.R., photo: Mucem
« Le mal du pays et la déchirure de l'exil, ainsi que le désir du retour et ses (im)possibles horizons, ont été chantés de part et d'autre de la Méditerranée, accompagnant le quotidien des émigrés tiraillés par ce dilemme, "rester ou s'en aller", auquel a donné voix Slimane Azem. La sollicitation à revenir adressée à celui qui est parti résonne dans la composition chaâbi de Dahmane El Harrachi, rendue mondialement célèbre à la fin des années 1990 par la reprise festive de Rachid Taha. » Giulia Fabbiano

4. Famille H, *Sur la route de la Tunisie, années 1980*, photographie couleurs, don d'Emna H, inv 2018.97.9, Musée national de l'histoire de l'immigration – Établissement public du Palais de la Porte Dorée.
©Établissement public du Palais de la Porte Dorée / Collections du Musée national de l'histoire de l'immigration

« Poussé par son père, Ferid H., né à Tunis, arrive en France en 1965. Multipliant d'abord les allers-retours entre les deux pays, il s'installe finalement "pour de bon" en France où il se marie avec Claudine, née à Harnes (62), en 1977. Le couple décide en 1983 d'aller habiter en Tunisie, à Sousse, où leurs enfants grandissent, avant que leurs études supérieures n'incitent la famille à rentrer en France. Ici le revenir, loin de constituer une rupture, garantit une permanence et un renouvellement constant des liens entretenus entre les deux rives de la Méditerranée. » Camille Faucourt

5. *Le rocher*, Sabyl Ghoussoub et Tanya Traboulsi, Chekka, Liban.
Courtesy des artistes. © Sabyl Ghoussoub et Tanya Traboulsi, Paris, 2024

« Tanya et moi possédons l'exacte même photographie d'un rocher blanc accroché à une falaise qui se jette dans l'eau. Son père l'emmenait en felouka nager devant. Ma mère m'emmenait en felouka grimper dessus. J'observe ce rocher haut de vingt mètres, peut-être trente, peut-être quarante, où j'hésitais adolescent à sauter ou plonger. Je regarde la mer mais aussi l'horizon, je me demande ce qui différencie ce lieu des Calanques, d'un littoral grec ou sicilien, ce sont les mêmes nuances de bleu, la même eau, mais pourtant là, j'aimerais vivre et mourir. » Sabyl Ghoussoub

2. C'était ici que...

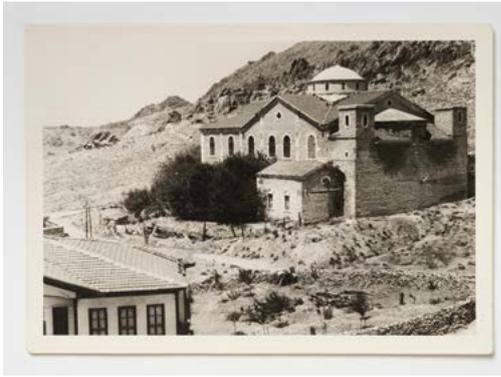
«C'était ici que...» est la formule témoignage qui évoque le mieux ces situations de retour où, en raison de bouleversements politiques ou d'une migration très ancienne, le rapport au chez-soi natal et ancestral n'est plus envisageable autrement que sur un mode mémoriel et, parfois, nostalgique. Les retrouvailles avec les espaces du passé familial – maisons, écoles, lieux publics, lieux de culte, cimetières – se rapprochent le plus souvent d'un pèlerinage sur les traces d'une histoire perdue que l'on souhaite revisiter, mais aussi transmettre.

3. Interdiction de retour

L'impossibilité de vivre chez soi, d'y retourner ainsi que de rendre visite à ses proches est une réalité à laquelle sont confrontés toutes celles et tous ceux qui sont persécutés par des régimes qui menacent leur existence. Lorsque la frontière est rendue infranchissable, et le territoire occupé, le désir de présence ne disparaît pas pour autant. Il s'exprime différemment : il habite, entre autres, l'espace numérique virtuel et celui de la lutte quotidienne en exil. La militance devient alors un mode de fabrication d'«à venir» possibles, et la création littéraire et artistique, une voix de résistance.

4. Détours

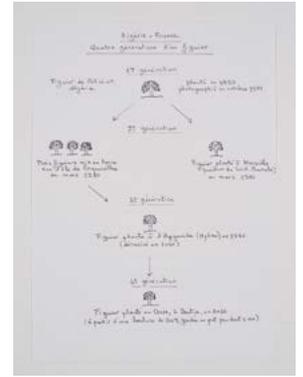
Revenir, c'est parfois affirmer une volonté d'insoumission à l'ordre établi, qui s'apparente non seulement à un objectif en soi mais également à une modalité contestataire non violente. Lorsque des membres des communautés expulsées ou colonisées s'approprient, comme en Galilée, l'espace occupé en contournant les restrictions d'accès, ils en détournent l'usage. En déiant l'interdiction, ces formes d'habiter fragiles et empêchées constituent un rappel de la mémoire collective et un horizon de vie digne pour les nouvelles générations.



6a



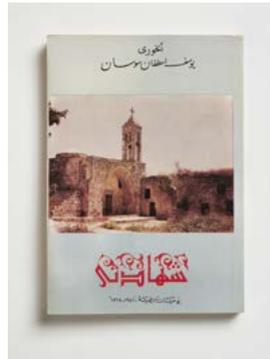
6b



7



8



9



10

6a. Vue de l'église Sainte-Trinité. Photographie prise par Stepan Derminassian lors de son voyage mémoriel dans son village natal. Sivri Hissar, Turquie. 1972

6b. Jeanine, fille de Stepan, devant le quartier arménien. Photographie prise par Lori Hekimian lors de son voyage familial organisé sur les traces de son grand-père, Stepan Derminassian. Sivri Hissar, Turquie. Septembre 2022. Collection privée

«Je n'avais jamais eu la pensée d'y retourner. Sivri Hissar, un village au pied d'une montagne aride, au cœur de l'Anatolie. Le village du départ forcé, du déracinement, cause de ma naissance à Marseille. Est-ce que ce lieu existait toujours ? Essayer de retisser le fil, aller sentir son air, ses odeurs, reconnaître les arbres, dire qu'on était chez nous. Un panneau de signalisation d'autoroute bleu indique "SIVRIHISSAR". Cognassiers, vignes, maisons carrées, et l'église majestueuse, comme principal témoin.» Lori Hekimian

7. Croquis explicitant les générations des figuiers, entre Algérie et France, Élisabeth Pujol, 2024. © Élisabeth Pujol

«Algérie 1979. Trois albums photo – deux cent dix-sept images pour illustrer un voyage de retour, dix-sept ans après l'Indépendance. Que va-t-on chercher dans son pays d'origine, quand terre, pays et patrie ont été dissociés ? On avance sur des traces, avec des souvenirs émoussés. Je voulais arpenter des chemins où s'étaient dressées des barrières. Fouler la terre une fois encore. Et retrouver un figuier majestueux, presque centenaire. La remarquable généalogie de ce figuier planté en Algérie et de sa lignée en France, représentée ici par des photographies, souligne le lien symbolique rétabli entre deux terres, au-delà des hostilités qui les ont éloignées.» Élisabeth Pujol

8. Taysir Batniji, Sans titre, 2007-2014. Trousseau de clés en verre, échelle 1/1. Galerie Sfeir-Semler, Hambourg/Beyrouth, © ADAGP © Taysi Batniji, Paris, 2024

«Rafah, poste-frontière avec l'Égypte, juin 2006. Côté palestinien. Je suis là depuis l'aube. Il est 16 heures environ et je commence à perdre espoir. Je dois me rendre à Amman pour une exposition – j'ignore pourquoi, tout est fermé. Assis sur un rocher, je me lève et m'apprête à retourner à Gaza, quand un garde-frontière annonce que la voie est ouverte.

Le 25 juin, la capture du soldat israélien Shalit met un terme à toute aspiration au voyage, me laissant hors de chez moi pour une durée indéterminée. Le blocus est total. Coincé en Jordanie, je décide de retourner à Paris où j'ai vécu, et tente d'y reprendre le cours de ma vie d'avant. Mais les premiers jours, au réveil, je ne sais plus où je suis. Perdu... suspendu dans l'espace et dans le temps. Ainsi, comme pour me raccrocher à quelque chose, je décide de cristalliser mon trousseau de clés, désormais inutile.

Depuis, je n'ai pu retourner à Gaza que trois fois, en 2011, 2012 et 2022. Aujourd'hui, tous les lieux dont ces clés ouvraient les portes – ma maison familiale et mon atelier dans le quartier Shujaiya, mon appartement à Al-Rimal, mon ancienne salle de classe à l'université Al-Aqsa, l'agence de graphisme créée avec un ami dans le quartier Al-Nasser – ont été réduits en poussière. Partis en fumée dans l'opération de destruction massive menée par l'armée israélienne sur ma terre natale depuis le 7 octobre 2023. Ces clés en verre, qui portaient autrefois le fragile espoir d'un retour, ne sont plus que le présage de leur inévitable fracture.» Taysir Batniji

9. Livre *Shahādātī, Yawmīyāt bir'amiyah 1948-1968* (Mon témoignage, Journal de Bir'em 1848-1968), Al-Khuri Yusuf Istifan Susan, 1986. Collecté par Adoram Schneidleder à Al-Makr, haute Galilée, en 2022. Mucem, Marseille. © Photo David Giancaterina

«À la veille de la guerre de 1947-1949 menée par l'État d'Israël, Iqrith et Kafr Bir'em étaient deux villages de haute Galilée de confession chrétienne. Forcés d'évacuer en octobre 1948, les habitants ont été déplacés dans les environs. Après la destruction des deux sites (en 1951 pour Iqrith et en 1953 pour Kafr Bir'em), les Iqrithawiy et les Bir'emaniy n'ont pas cessé d'investir les ruines. Camps de vacances à destination des jeunes générations, célébrations religieuses, enterrements, projets architecturaux de reconstruction et de culture des terres agricoles – oliveraies et vignobles – sont des initiatives collectives qui permettent encore aujourd'hui de détourner l'interdiction d'y revenir.» Giulia Fabbiano et Adoram Schneidleder

10. La résistance des bijoux, Table/atelier, Ariella Aïsha Azoulay, 2023 Table en bois aggloméré (dessinée par Nancy Naser Al Deen); carte du quartier des artisans dans la basse casbah d'Alger (tracée en 1902 par Paul Eudel) gravée et retracée avec des bijoux et des objets d'orfèvrerie maghrébins récupérés et recréés; essai visuel composé de texte et d'images d'archives reproduites. Courtesy de l'artiste.

«Au sens le plus simple, revenir voudrait dire retourner au lieu d'où l'on est parti. Cette simplicité fait partie des choses que le colonialisme détruit. Je ne suis jamais partie de l'Algérie, et pourtant j'y reviens, sans que je puisse (encore) m'y rendre physiquement. La résistance des bijoux faits par mes ancêtres a été trahie par l'histoire coloniale. Le dictionnaire réduit les bijoux aux "objets de parure précieux par la matière ou le travail", et ainsi continue à effacer les rôles que leur fabrication aussi bien que leurs usages remplissaient dans le monde juif musulman. Le quartier où ils étaient fabriqués, désormais enterré sous la place des Martyrs à Alger, est ici recomposé à partir des bijoux qui nous inspirent à continuer à en fabriquer, tout en racontant d'autres histoires.» Ariella Aïsha Azoulay

Commissariat de l'exposition

- Giulia Fabbiano** Giulia Fabbiano est maîtresse de conférences en anthropologie à Aix-Marseille Université, membre de l'IDEAS UMR 7307. Elle a soutenu une thèse sur les narrations identitaires et mémorielles postcoloniales en France, publiée sous le titre *Hériter 1962. Harkis et immigrés à l'épreuve des appartenances nationales* (Presses universitaires de Paris Nanterre, 2016). Depuis, ses recherches se concentrent sur les usages du passé dans les pratiques de mobilité dans l'espace méditerranéen ainsi que dans les expériences ordinaires en Algérie. Elle a participé à l'écriture collective de *L'Esprit de la révolte. Archives et actualité des révolutions arabes* (Éditions du Seuil, 2020) et récemment codirigé *Cheminements révolutionnaires. Un an de mobilisations en Algérie 2019-2020* (Éditions du CNRS, 2021) et *Algérie coloniale. Traces, mémoires et transmissions* (Cavalier Bleu, 2022).
- Camille Faucourt** Camille Faucourt est conservatrice du patrimoine, responsable du pôle de collections Mobilités et métissages au Mucem. Elle a été co-commissaire de plusieurs expositions au musée, entre autres : «Algérie-France. La voix des objets» (2018 à 2022), «Body. Gaze. Power. A Cultural History of the Bath» (2020), «Abd el-Kader» (2022), «Une autre histoire du monde» (2023) et «Méditerranées. Inventions et représentations» (2024). Elle consacre son activité scientifique à la patrimonialisation des mobilités et des échanges entre sociétés d'Europe et de Méditerranée, en contexte colonial et postcolonial.

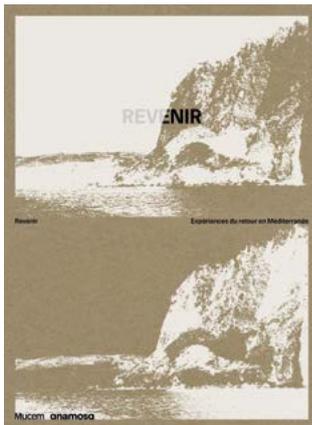
Principes scénographiques

« Montrer un ensemble d'expériences en constant devenir et en permanente reconfiguration » ; « une belle articulation » dans la diversité des pièces présentées. La scénographie s'est appuyée sur les mots des commissaires en développant les notions de mouvement et de circulation libre pour accompagner les cheminements du public au travers des différentes thématiques. Le mouvement s'invite aussi dans le principe d'accrochage en proposant un jeu d'alternance entre des éléments à voir dans la distance et d'autres dans la proximité. Il s'affirme en usant d'un principe de relief et de creux pour des variations dans le parcours de l'œil, pour mettre en valeur, isoler et aussi autoriser un mélange de genres en faisant se côtoyer œuvres d'art et documents d'enquête ou privés. Écrire le rythme dans un contenu dense rend possible le dialogue entre les pièces sans les cloisonner, en leur offrant une existence propre. La multiformité des documents et œuvres présentés permet différentes couches de lecture pour un regard kaléidoscopique ; ainsi, nous donnons une vision large et unifiante tout autant que des impressions fines liées à des témoignages plus personnels, pour aller du discours général aux récits individuels. Les vides laissent la possibilité à l'œuvre d'art de rayonner, d'être écho et de se relier, tout en lui conférant un espace bien à elle. Les travaux d'artistes s'immiscent aussi dans les vitrines pour un dialogue de proximité, une variation dans l'information pour le visiteur qui voit ainsi le propos éclairé par une approche sensible. La scénographie dessine alors des cheminements avec surprises, détours, carrefours, bouillonnements, accidents, accalmies, replis, et horizons. Claudine Bertomeu

Le catalogue de l'exposition

Désir, rêve, acte, mythe, horizon possible ou impensable : revenir est une expérience à la fois intime, collective et politique. Elle fabrique des récits de lieux investis ou réinvestis, des lieux vécus, perdus, retrouvés, interdits, occupés, parfois disparus ; des récits de situations migratoires qui se déploient dans l'espace méditerranéen contemporain, connectant ou séparant ses rives.

Réinstallations, vacances au pays, tourisme des racines, mobilisations pour le droit au retour, contournements des frontières ou encore rapatriements post-mortem, les pratiques du revenir témoignent toutes des trajectoires de femmes et d'hommes qui ont dû, volontairement ou sous la contrainte, quitter leur pays et habiter l'exil. Ce livre et l'exposition qu'il accompagne s'emparent de ces fragments de vie. Les textes, œuvres, objets et documents rassemblés ici nous emmènent en Algérie, Cisjordanie, France, Galilée, Grèce, Italie, Liban, Macédoine du Nord, Syrie. Ils invitent à réfléchir au rapport intime et mémoriel au chez-soi, à parcourir ses territoires, à prendre en compte les multiples formes de sa reconnaissance et les voix de sa transmission, génération après génération.



Revenir. Expériences du retour en Méditerranée

Coédition Anamosa / éditions du Mucem
Livre broché, reliure à la suisse
28 euros
144 pages
978-2-38191-106-9
Parution en septembre 2024

Dirigé par Giulia Fabbiano et Camille Faucourt
Avec les contributions de Dunia Al Dahan, Ariella Aïsha Azoulay, Benji Boyadgian, Adélie Chevée, Aude Fanlo, Sabyl Ghoussoub, Guillaume Javourez, Adoram Schneidleder, Liuba Scudieri, Pierre Sintès et Marion Slitine.

Visuels disponibles pour Ressources +

Ces photographies disponibles sur la plateforme destinée aux enseignants peuvent être utilisées dans un cadre pédagogique pendant la durée de l'exposition : www.mucem.org/espace-ressources-enseignants.

Pour y accéder, entrez le code d'accès «MucemPeda» réservé aux enseignants.

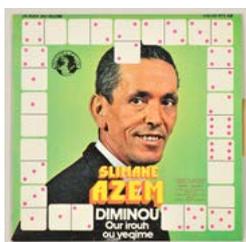
Les photographies peuvent être utilisées dans un cadre pédagogique exclusivement. Tout autre exploitation des images (commerciale ou non) devra faire l'objet de la part du diffuseur d'une demande d'autorisation auprès des ayants-droits.



1



2



3



4



5



6a



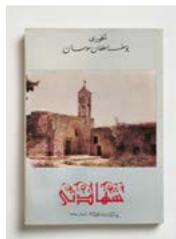
6b



7



8



9



10

1. *La reconnaissance d'Ulysse par sa nourrice Eurycle*, Rome, I^{er} siècle. Relief architectural en argile. Bibliothèque nationale de France, Cabinet des monnaies médailles et antiques. © BnF. **2.** Eliot Nasrallah, *La Dernière visite – La table du salon*, 2021-2024. Agencement de tirages argentiques, objets, écrits et documents de recherche divers, métal soudé. Échelles variables, surface utile : 1150 × 800 mm. © Eliot Nasrallah ; photo : Pierre Tanguy. **3.** Pochette de disque vinyle « Diminou, Our irouh, our yeqime », Slimane Azem, 1972. Mucem, Marseille. © D.R., photo : Mucem. **4.** Famille H, *Sur la route de la Tunisie*, années 1980, photographie couleurs, don d'Emna H, inv 2018.97.9, Musée national de l'histoire de l'immigration - Etablissement public du Palais de la Porte Dorée. © Établissement public du Palais de la Porte Dorée / Collections du Musée national de l'histoire de l'immigration. **5.** *Le rocher*, Sabyl Ghoussoub et Tanya Traboulsi. Chekka, Liban. Courtesy des artistes. © Sabyl Ghoussoub et Tanya Traboulsi, Paris, 2024. **6a & b.** Vue de l'église Sainte Trinité, Photographie prise par Stepan Derminassian lors de son voyage mémoriel dans son village natal, Sivri Hissar, Turquie, 1972. Jeanine, fille de Stepan, devant le quartier arménien. photographie prise par Lori Hekimian lors de son voyage familial organisé sur les traces de son grand-père, Stepan Derminassian. Sivri Hissar, Turquie. Septembre 2022. Collection privée. **7.** Croquis explicitant les générations des figuiers, entre Algérie et France, Elisabeth Pujol, 2024. © Elisabeth Pujol. **8.** Taysir Batniji, *Sans titre*, 2007-2014. Trousseau de clés en verre, échelle 1/1. Galerie Sfeir-Semler, Hambourg/Beyrouth ©ADAGP, Paris, 2024. © Taysir Batniji. **9.** Livre *Shahâdati, yawmiyât bir'emiyah 1948-1968* (Mon témoignage, journal de Bir'em 1848-1968), Al-Khuri Yusuf Istifan Susan, 1986. Collecté par Adoram Schneidleder à Al-Makr, Haute Galilée, en 2022. Mucem, Marseille. © Photo David Giancatarina. **10.** *La résistance des bijoux*, Table/atelier, Ariella Aïsha Azoulay, 2023. Table en bois aggloméré (dessinée par Nancy Naser Al Deen) ; carte du quartier des artisans dans la basse casbah d'Alger (tracé en 1902 par Paul Eudel) gravée et retracée avec des bijoux et des objets d'orfèvrerie maghrébins récupérés et recréés ; essai visuel composé de texte et d'images d'archives reproduites. Courtesy de l'artiste. © Ariella Aïsha Azoulay

Informations pratiques

Réservations et renseignements	Réservation 7j/7 de 9h à 18h par téléphone au 04 84 35 13 13 ou par mail à reservation@mucem.org / mucem.org
Horaires d'ouverture	Ouvert tous les jours de 10h à 18h sauf le mardi Créneau réservé aux groupes scolaires de 9h à 10h
Visites	Collège / Lycée Visite guidée de l'exposition « Revenir » Du 18 octobre 2024 au 16 mars 2025 Durée: 1h L'exposition propose d'explorer la relation transgénérationnelle au «chez soi», aux mémoires et aux imaginaires qui y sont liés.
Visite autonome	Sans guide-conférencier, une réservation est cependant obligatoire
Tarifs Visite autonome Visite guidée 1h Visite guidée 1h30 Visite-atelier	gratuite 50 € / classe 70 € / classe 80 € / classe Gratuit pour les écoles et collèges REP et REP+ de Marseille
Bienvenue au Mucem	La gratuité pour les visites guidées / ateliers est accordée aux écoles maternelles, élémentaires et aux collèges REP et REP+ de Marseille. Il vous suffit de contacter le service de réservation en précisant le nom de votre établissement scolaire dans le cadre du dispositif « Bienvenue au Mucem ». Deux activités sont prises en charge par enseignant sur une année scolaire.
Pass Culture	Possibilité de financement d'une sortie scolaire via le pass Culture avec la part collective à partir de la classe de 6 ^e . Les écoles faisant partie du programme « Marseille en grand » peuvent également en bénéficier.
Accès	Entrée par l'esplanade du J4 Entrée passerelle du Panier, parvis de l'église Saint-Laurent Entrée basse fort Saint-Jean par le 201, quai du Port
Métro Tram Bus 82, 82s, 60, 83 Bus 49	Vieux-Port ou Joliette T2 République / Dames ou Joliette Arrêt fort Saint-Jean / Ligne de nuit 582 Arrêt église Saint-Laurent
Parking payant	Vieux-Port—Mucem

